

FEUILLETON de « JOURNAL de ROUBAIX »

LE BOSSU OU LE PETIT PARISIEN LE CHEVALIER DE LAGARDÈRE

— Êtes-vous avec moi solidement et franchement ? demanda-t-il. — A la vie, à la mort ! répondirent les deux braves la main sur le cœur. — Et ils se mentaient point. La vue de ce diable de petit Parisien venant en aide au fond de la gourde et achevant de les enivrer. Amrose tremblait pour Lagardère et ne songeait point à elle-même. — A-t-on relevé les gardes des portes ? interrogea Henri. — On les a renforcées, répondit Coercadase ; il faut jouer serré, bagasse ! Lagardère se prit à réfléchir ; puis il continua tout à coup : — Connaissez-vous par hasard maître Le Béant, concierge de la cour aux Hils ? — Comme notre pocha, répondit-il à la fois Coercadase et Passepoil. — Alors il ne vous ouvrirait pas porte ! dit Lagardère avec un geste de dépit. Nos deux braves approuvèrent du bonnet cette conclusion éminemment logique. Ceux-là qui ne les connaissaient pas pouvaient leur ouvrir la porte. Un bruit vague se faisait cependant derrière le feuillage, aux alentours. On eût dit que des gens s'approchaient de tous côtés avec précaution. Lagardère et ses compagnons ne pouvaient rien voir. L'endroit où ils se trouvaient avait plus de lumières que les allées voisines. Quant à l'endroit où se trouvaient les deux hommes, c'était par tout désert. — Écoutez, dit Lagardère, il faut risquer

le tout pour le tout. Ne vous occupez pas de moi, je sais comment me tirer d'affaire ; j'ai là un déjeûner qui pourra tromper les yeux de mes ennemis. Emmenez cette jeune fille. Vous entrerez avec elle sous le vestibule du régiment, vous tournerez à gauche, la porte de M. Le Béant est au bout du premier corridor, vous passerez masqué et vous direz : « De la part de celui qui est au jardin, dans votre loge... » Il vous ouvrira la porte de la rue, et vous irez m'attendre derrière l'oratoire du Louvre. — Entendez ! fit Coercadase. — Un mot encore. Êtes-vous hommes à vous faire tuer plutôt que de livrer cette jeune fille ? — As pas pur ! nous casserons tout ce qui nous barrera le passage, prout le Gaocan. — Gare aux mouches ! s'écria Passepoil avec une fierté qu'on ne lui connaissait point. Et tous deux en même temps : — Cette fois-ci, vous savez content de nous. Lagardère beina la main d'Amrose et lui dit : — Courage ! c'est ici notre dernière épreuve. Elle parait, escortée par nos deux braves. Il fallait traverser le rond-point de Diane. Obéi fit un soldat, en voici une qui a été un temps avant de trouver sa route ! — Mes minions, dit Coercadase, c'est une dame du corps de ballet. — Il écarta de la main sans façon ceux qui étaient devant lui et ajouta effrontément : — Son Altesse Royale nous attend ! Les soldats se prirent à rire et donnèrent passage. Mais dans l'ombre d'un massif d'ornement en cuivre qui flanquait l'angle du pavillon, il y avait deux hommes qui semblaient à l'affût. Gouzaque et son factotum, M. de Peyrolles. Ils étaient là pour Lagardère, qu'on s'attendait à voir paraître d'instant en instant. Gouzaque dit quelques mots à l'oreille de Peyrolles. Celui-ci s'aboucha avec une demi-douzaine de coquins à longues espèces empu

qués derrière le massif. Tous s'élançant sur les pas de nos deux braves, qui venaient de monter le Perron escortés-toujours le domino rose. M. Le Béant ouvrit la porte de la cour aux Hils, comme Lagardère s'y était attendu. Seulement, il l'ouvrit deux fois, la première pour Amrose et son escorte, la seconde pour M. de Peyrolles et ses compagnons. Lagardère, lui, s'était glissé jusqu'au bout du sentier pour voir si sa fiancée attendait le pavillon sans encombre. Quand il voulut regagner la loge, la route était barrée : un piquet de gardes françaises fermait l'avenue. — Hé ! M. le chevalier, cria le chef avec un peu d'altération dans la voix, ne faites point de résistance, je vous prie, vous êtes cerné de tous côtés. C'était l'exacte vérité. Dans tous les massifs voisins, la crosse des mousquetaires sonna contre le sol. — Que veut-on de moi ? demanda Lagardère qui ne tira ni épée, ni pistolet. Le vaillant Bonnet, qui s'était avancé à pas de loup par derrière, le saisit à bras le corps. Lagardère n'essaya point de dégager, et demanda pour a deuxième fois : — Que veut-on de moi ? — Pardi ! mon camarade, répondit le marquis de Bonnet, vous allez bien le voir ! Puis il ajouta : — En avant, messieurs ! au palais ! J'espère que vous me rendrez témoignage : j'ai fait à moi tout ce que j'ai pu ! — Ils étaient bien une soixantaine. On entoura Henri, et on le porta plutôt qu'on ne le conduisit dans les appartements qu'on ne venait d'ouvrir. Mais on ferma la porte du vestibule et il y eut plus dans le jardin à me qui vive, excepté de bon M. de Barbachano, rouffant comme un juste sur le gazon mouillé. GOUT-APENS

Ce que l'on appela le grand cabinet, on mita le premier cabinet de départ, était une salle assez vaste où il avait coutume de recevoir les ministres et le conseil de régence. Il y avait une table ronde couverte d'un tapis de lapis, un fauteuil pour Philippe d'Orléans, deux chaises pour les autres membres titulaires du conseil, et des pliants pour les secrétaires d'Etat. Au-dessus de la principale porte était l'écusson de France avec le lambel d'Orléans. Les affaires du royaume se réglaient là chaque jour, après le dîner. Quand Lagardère entra, il y avait là beaucoup de monde ; cela ressemblait à un tribunal. M.M. de Lamoignon, de Tressmes et de Mésaulx se tenaient à côté du régent, qui était assis. Les aides de Saint-Simon, de jour ; Navailles, d'Harcourt étaient auprès de la cheminée. Il y avait des gardes aux portes, et Bonnet, le triomphateur, essayait la sueur de son front devant une glace. — Nous avons eu du mal, disait-il à demi-voix, mais enfin nous le tenons ! Ah ! le diable d'homme ! — Il avait beaucoup de résistance ? demanda Machault, le lieutenant de police. — Si je n'avais pas été là, répondit Bonnet, Dieu sait ce qui serait arrivé ! Dans les embrasures pleines, vous eussiez reconnu le vieux Villeroi, le cardinal de Bissy, Voyer d'Argenson, Leblanc, etc. Quelques-uns des affidés de Gouzaque avaient pu se faire jour ; Navailles, Choisy, Nocé, Girmonet et le frère Oriol, masqué entièrement par son confrère Toranne. Chaverny causait avec M. de Brissac, qui dormait debout pour avoir passé trois nuits à boire. Douze ou quinze hommes armés jusqu'aux dents, se tenaient derrière Lagardère. Il n'y avait là qu'une seule femme : Mme la princesse de Gouzaque qui était assise à la droite du régent. — Monsieur, dit celui-ci brusquement de qu'il aperçut Lagardère, nous n'avions pas mis dans nos conditions que vous veniez troubler notre fête et insulter dans notre propre maison un des plus grands seigneurs du royaume ! Vous êtes accusé aussi d'avoir trahi l'appel dans l'enceinte du Palais-Royal. C'est

nous faire repentir trop vite de notre élévation à votre égard. Depuis son arrestation, le visage de Lagardère était de marbre. Il répondit d'un ton froid et respectueux : — Monseigneur, je n'ai pas crainte qu'on répète ce qui s'est dit entre M. de Gouzaque et moi. Quant à la seconde accusation, j'ai été fidèle, c'est vrai ; mais on fut pour défendre une jeune dame. Parmi ceux qui sont ici, plusieurs pourraient me donner leur témoignage. Il y en avait là une demi-douzaine. Chaverny se redressa : — Monsieur, vous avez dit vrai. Henri le regarda avec étonnement et vit que ses compagnons la gorge étreinte. Mais le régent, qui était bien las et qui voulait dormir, ne pouvait s'arrêter longtemps à ces bagatelles. — Monsieur, reprit-il, on vous out pardonné tout cela ; mais, prenez garde, il est une chose qu'on ne vous pardonnera point. Vous avez promis à Mme de Gouzaque que vous lui rendriez sa fille. Est-ce vrai ? — Oui, monseigneur, j'ai promis. — Vous m'avez envoyé un message qui m'a fait en votre nom la même promesse. Le rendez-vous est-il ? — Oui, monseigneur. — Vous devinez, je le pense, que vous êtes devant un tribunal ordinaire ; mais on ne peut connaître du fait qu'on vous reproche. Mais, sur ma foi monsieur, je vous jure qu'il sera fait justice de vous si vous le méritez. Où est Mlle de Nevers ? — Je l'ignore, répondit Lagardère. — Il ment ! s'écria impétueusement la princesse. — Non, madame, j'ai promis au-dessus de mon pouvoir, voilà tout. Il y eut dans l'assemblée un murmure d'approbation. Henri reprit en élevant la voix et en prononçant son regard à la ronde : — Je ne connais pas Mlle de Nevers. — C'est de l'impudence ! dit M. le duc de Tressmes, gouverneur de Paris.

Tout ce qui appartenait à Gouzaque répéta : — C'est de l'impudence ! — M. de Mésaulx, tourna les yeux traditionnels de la police, consulta inconsciemment d'appliquer à cet incident la question extraordinaire. Pourquoi chercher midi à quatorze heures ? Le régent regarda sévèrement Lagardère. — Monsieur, dit-il, répondez bien à ce que vous dites. — Monseigneur, la réflexion n'a rien dit à la vérité et n'en retranche rien ; j'ai dit la vérité. — Souffrez-vous cela, monseigneur ? dit la princesse qui avait peine à se contenir. Sur son honneur, sur son salut, il ment ! Il est ou est ma fille, puisque qu'il me l'a dit lui-même tout à l'heure, à dix pas de moi, dans le jardin. — Répondez ! ordonna le régent. — Alors, comme maintenant répondez Lagardère, j'ai dit la vérité, alors j'espère encore accomplir ma promesse. — Et maintenant ? balbutia la princesse hors d'elle-même. — Maintenant, je ne l'espère plus. — Mue de Gouzaque retomba épuisée sur son siège. La partie grave de l'assistance, les ministres, les membres du Parlement, les ducs, regardaient avec curiosité cet étrange personnage dont tant de fois le nom avait frappé leurs oreilles au temps de leur jeunesse ; le beau Lagardère, Lagardère le spadassin ! Cette figure intelligente et calme n'allait point à un vulgaire traître d'épée. Certains dont le regard était plus perçant, essayaient de voir ce qu'il y avait derrière cette apparente tranquillité. C'était comme une résolution triste et profondément réfléchie. Les gens de Gouzaque se sentaient trop petits en ce lieu pour faire beaucoup de bruit. Ils étaient entrés là grâce au nom de leur patron, partie intéressée dans le débat ; mais leur patron ne venait pas. (La suite)

Avis de Sociétés ET Publications

Association A LOUER

Jeunes Gens

Services Divers

Associations

Associations

Jeunes Gens

Services Divers

Associations

Associations

Associations

Jeunes Gens

Services Divers

Associations

Associations

Associations

Jeunes Gens

Services Divers

Associations

Associations

Associations

Jeunes Gens

Services Divers

Associations

Associations

Associations

Jeunes Gens

Services Divers

Associations

Associations

Publicité pour Underwood et autres produits